

LE VOYAGE EN ESPAGNE DE DAVILLIER ET DORÉ**

Concepción Palacios Bernal
Universidad de Murcia*

Résumé: Le récit de voyages fut un genre très cultivé au XIX^{ème} siècle. Pendant cette période beaucoup d'écrivains et de voyageurs parcoururent notre pays racontant à leur retour leurs expériences vécues. Parmi la quantité de français qui visitèrent l'Espagne, il faut citer le baron Charles Davillier, un grand connaisseur des terres hispaniques. En 1875 fut publié son *Voyage en Espagne* avec des illustrations de Gustave Doré qui l'avait accompagné dans son voyage avec le désir de connaître le pays pour illustrer *Le Quichotte*. Le livre était paru en livraisons périodiques entre 1862 et 1873 dans une revue de voyages. L'article montre l'image de l'Espagne vue par ces deux voyageurs.

Resumen: El libro de viajes fue un género muy cultivado en el siglo XIX. Durante este periodo fueron muchos los escritores y viajeros que recorrieron nuestro país contando tras su regreso las experiencias vividas. Entre los muchos franceses que visitaron España, cabe citar al barón Charles Davillier, gran conocedor de la tierra hispana. En 1875 se publicó su libro *Voyage en Espagne* con ilustraciones de Gustave Doré quien lo había acompañado a España con el fin de conocer el país para ilustrar *El Quijote*. El libro había aparecido previamente por entregas entre 1862 y 1873 en una revista de viajes. El artículo muestra la imagen de España vista por estos dos viajeros.

* **Dirección para correspondencia:** Fac. de Letras. Universidad de Murcia. Dpto. Filología Francesa, Románica, Italiana y Árabe. (concha@um.es).

** Este trabajo forma parte del Proyecto de investigación HUM2007-64877/FILO, financiado por el Ministerio de Educación y Ciencia, así como del Proyecto 05706/PHCs/07 financiado por la Fundación Séneca de la CARM.

Celui qui voyage désire connaître l'autre. Le voyageur se déplace dans un pays autre que le sien et à cet instant, reconnaissant l'altérité d'une culture différente, il se sent lui-même comme un autre. Le même et l'autre ou l'autre et le même. Deux réalités différentes mais, lorsqu'elles coïncident, lorsqu'elles s'entrecroisent, une d'elles, "l'Autre, n'a plus d'existence en tant que tel, il est dans le Même"¹.

Cette expérience itinérante, de déplacement, peut être racontée par la suite dans un récit de voyage qui n'est autre que le récit de ce voyage, de la découverte et l'observation de l'autre. Ce genre polymorphe, indéfinissable², qui tient de la chronique, de l'autobiographie, du journal intime, du carnet de route, du récit épistolaire, du reportage, même du roman, qui s'apparente au discours géographique, ethnologue ou naturaliste, jouit d'une énorme prospérité au XIXe siècle. On a voyagé bien avant et on a rapporté par écrit les expériences de voyage mais c'est à cette époque qu'une nouvelle manière de concevoir le récit de voyage se fait jour. "Face au récit qui présente un univers décrit", il y aura le récit "qui rend compte des échos de cet univers dans l'individualité qui voyage et observe"³. De cette manière l'homme du commencement du siècle entreprend le voyage comme une évasion où règne la subjectivité. Il veut appréhender et comprendre ce qui est différent, particulier, insolite. L'imagination ira à la recherche des contrastes culturels. Le monde indigène, le médiévalisme, l'orientalisme, tout ce qui est étrange ou étranger —exotique— se constitue en objet de recherche et de référence.

Mais, peut-on parler d'exotisme et donc d'altérité à propos de l'Espagne? Il y a quelques années, un slogan publicitaire attirait les touristes sur l'idée d'un pays différent: "España es diferente" ("L'Espagne est différente"). Une image romantique, topique, stéréotypée, associée à une région du pays —l'Andalousie— et extensible à d'autres, fut cultivée et exploitée par les agences de voyage, les média et le pouvoir même. Et cette différence fut incontestable pour les européens du XIXe siècle et notamment pour ces voyageurs et écrivains français qui parcoururent les terres d'Ibérie, racontant à leur retour, leurs expériences vécues. C'est là qu'il faut chercher les racines d'une idée sur le pays qui, plus ou moins véridique, a nourri l'imaginaire collectif.

Revenons au mot "exotique". D'après la définition du dictionnaire Robert "qui n'appartient pas à nos civilisations de l'Occident, qui est apporté de pays lointains", l'Espagne n'entre pas dans cette catégorie. Moura insiste sur cette idée, étant donné le voisinage et l'appartenance du pays à une même culture et à une même civilisation que d'autres pays de son entourage, "l'exotisme —nous dit-il— est un pittoresque non-européen"⁴. Et il critique Jourda⁵ qui avait mis l'Italie et l'Espagne sur le même plan exotique que l'Égypte ou l'Amérique. Et pourtant l'Espagne fut capable dans cette période

1 Pasquali, Adrien *Le tour des horizons. Critique et récits de voyage*, Paris, Klincksieck, 1994, p. 69.

2 Pour les questions théoriques, à l'étude précédente il faut ajouter, parmi d'autres, celles d'Andreas Wetzels, *Partir sans partir. Le récit de voyage littéraire au XIXe siècle*, Toronto, Éditions Paratexte, 1992 et de Pierre Rajoute, *Le récit de voyage. Aux frontières du littéraire*, Canada, Éditions Triptyque, 1997.

3 Pasquali, *op. cit.*, p. 91.

4 Moura, Jean Marc, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992.

5 Jourda, Pierre, *L'exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand*, Genève, Slatkine reprints, 1970 (1ère édition 1938).

historique d'éveiller le sentiment exotique. Nombre d'écrivains d'un bout à l'autre du siècle seront attirés envers le pays. De Hugo, Mérimée, Gautier, Dumas, Sand à Barrès, Loti, Louÿs, Gide, voilà des noms qui, à côté de voyageurs moins connus⁶, ont recueilli des impressions, des jugements, parfois conditionnés par une image formée au préalable, par un "déjà vu" ou mieux un "déjà lu". Les motifs de cette attirance au début du siècle ont été largement étudiées. Des raisons historiques, politiques, littéraires: les contacts avec le pays à cause de la présence de l'armée napoléonienne, la guerre de l'Indépendance qui impressionna vivement les esprits, l'exil de beaucoup d'espagnols dans des pays européens, le goût pour les légendes, pour les faits historiques, pour les types espagnols, c'est le *Barbier de Séville*, *Inès de las Sierras*, *Agénor de Mauléon*, *La Vénus d'Ille...* mais tout aussi bien, comme l'indique Pageaux⁷, la culture française a eu l'idée constante de contempler l'Espagne comme "réservoir d'exotisme". Depuis le XVII^e siècle, le pays représente l'orgueil castillan, la jalousie, le romanesque, la galanterie, l'esprit chevaleresque, face à l'équilibre, au classicisme français. Le XVIII^e siècle approfondit la vision de cette différence et le Romantisme la fera sienne, en ajoutant d'autres traits que nous analyserons par la suite. En gros, c'est une image exotique, tantôt négative, tantôt positive mais qui voit l'autre différent. Au dire de Pageaux "il est vrai de dire que le Romantisme a été pour la France la grande époque d'un exotisme espagnol et plus largement oriental"⁸. Ce mot d'Orient s'approche inéluctablement de l'exotisme en majuscule. L'Orient aura pour les français du XIX^e siècle une dimension mythique. Il représente un dépaysement exotique mais aussi un retour à la terre maternelle, aux origines à travers l'autre. L'Orient symbolise —et je cite Berchet— "un rêve de permanence: immuable, il continue le passé, sans le modifier"⁹. L'Espagne, porte de l'Orient, est assimilé au Levant. C'est le passé qui revient; arabes et juifs, si importants dans l'histoire ibérique, sont venus de l'Orient. Dans cette fascination pour l'altérité orientale —qui a elle aussi ses causes historiques et politiques— l'Espagne contribuera à l'image de cet autre comme étant le dépositaire de l'Orient pour la conscience occidentale européenne. Ce n'est pas en vain qu'il existe dans cette conscience européenne une forte assimilation entre les deux. Et je cite Hugo dans la Préface de *Les Orientales*,

Il résulte de tout cela que l'Orient, soit comme image, soit comme pensée, est devenu pour les intelligences autant que pour les imaginations une sorte de préoccupation générale à laquelle l'auteur de ce livre a obéi peut-être à son insu. Les couleurs orientales sont venues comme d'elles-mêmes empreindre toutes ses pensées, toutes ses

6 Voir Foulché-Delbosc, "Bibliographie des voyages en Espagne et Portugal", *Revue Hispanique*, n° 3, 1986, pp. 1-349 pour tous les voyageurs; aussi les références bibliographiques du livre de Francisco Calvo Serraller, *Los viajeros románticos franceses y el mito de España: arte y arquitectura del siglo XIX*, Madrid, Alianza, 1995, pp. 80-86, pour les voyages des français. García-Romeral, Carlos, *Bio-bibliografía de viajeros por España y Portugal (siglo XIX)*, Madrid, Ollero y Ramos, 1995.

7 Pageaux, Daniel-Henri, "Un aspect des relations culturelles entre la France et la Péninsule ibérique: l'exotisme" in *Imágenes de Francia en las Letras hispánicas*, Fco. Lafarga (ed.), Barcelona, PPU, 1989, pp. 459-469.

8 *Ibidem*, p. 464.

rêveries; et ses rêveries et ses pensées se sont trouvées tour à tour, et presque snas l'avoir voulu, hébraïques, turques, grecques, persanes, arabes, espagnoles mêmes, car l'Espagne c'est encore l'Orient; l'Espagne est à demi africaine, l'Afrique est à demi asiatique¹⁰.

Vigny qui dans *Cinq Mars* nous dit "un espagnol c'est un homme de l'Orient, c'est un Turc catholique"¹¹, Gautier qui ne distingue pas entre un voyage en Espagne ou en Orient

Je me trouvais à Venise au mois de septembre 185... Quelle raison avais-je d'y être? Aucune, si ce n'est que cete nostalgie de l'étranger si connue des voyageurs s'était emparée de moi, un soir, sur le perron de Tortoni.... pour dissiper ce spleen particulier, la seule recette est un passeport pour l'Espagne, L'Italie, l'Afrique ou l'Orient¹².

Cela dit je me sers d'un récit de voyage qui fut très connu au moment de sa publication et qui nous offre une double image de la Péninsule, étant donné que l'écriture et les illustrations partagent ce *Voyage en Espagne*¹³ du baron Charles Davillier et de Gustave Doré, récit qui parut sous forme de livre en 1875 chez Hachette mais qui avait été connu en livraisons périodiques entre 1862 et 1873 dans une revue de voyages. Davillier fut un grand voyageur, antiquaire, collectionneur, magnifique connaisseur de l'Espagne et des espagnols. Peu de choses peut-on ajouter à la connaissance de Doré, si ce n'est pour ce qui nous intéresse qu'il manifesta son désir de connaître le pays pour illustrer un *Don Quichotte*. Davillier sera celui qui racontera aux lecteurs de *Le Tour du monde* les expériences d'un voyage qu'il entreprend pour la dixième fois d'après ce qu'il nous dit lui-même dans les premières lignes du récit et dans le but d'aider son ami Doré:

Depuis longtemps mon vieil ami Doré me parlait de son désir de voir l'Espagne [...] Mais, mon cher ami, lui répondais-je, tu oublies donc que, neuf fois déjà, si je sais bien compter, j'ai parcouru dans tous les sens la terre classique de la castagnette et du boléro? [...] Aussi bien, je devais à Doré de l'accompagner dans ce voyage: cent fois je lui avais dit qu'il était le peintre qui devait nous faire connaître l'Espagne; non pas celle des opéras-comiques et des Keepsakes, mais l'Espagne vraie, avec ses rustiques Aragonais, ses vigoureux Catalans, ses Valenciens demi-nus et basanés comme des Khabyles, ses Andalous au costume de cuir fauve, et ses fiers castillans, si habiles à se draper dans des haillons impossibles.

9 Berchet, Jean-Claude, *Le Voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle*, Paris, Laffont, 1985, p. 18.

10 *Oeuvres poétiques I*, Paris, Gallimard, 1964, p. 580.

11 *Oeuvres complètes II*, Paris, Gallimard, 1993, p. 154.

12 Cité par Jourda, *op. cit.* p. 14.

13 Toutes les citations renvoient à l'édition *Voyage en Espagne par Gustave Doré et le Baron Ch. Davillier*, Valencia, Albatros Ediciones, 1974, Bibliotheca Imago Mundi 1. Il s'agit d'un fac-similé de l'édition primitive de *Le Tour du monde*.

De sa part Doré pourra donner à son tour

Un splendide *Don Quichotte*, bien espagnol celui-là, avec des paysages vraiment espagnols, empreints du soleil et de la couleur locale dont tu seras imbu, quand tu auras parcouru les sentiers podreux de la Manche...

Le pittoresque espagnol, la couleur locale, se complète à merveille avec l'évocation picturale de l'illustrateur. Le récit de Davillier est inséparable de Gustave Doré qui apparaît dans le texte en protagoniste avec les commentaires de l'auteur¹⁴. Et surtout à travers ses dessins qui, au nombre de trois cents parcourent le texte, en le récréant, en ajoutant quelque chose de plus coloré au livre.

Davillier se présente comme bon connaisseur du pays duquel il montre sa réalité largement. Par rapport à d'autres devanciers, en compagnie toujours de Doré, il parcourt toute l'Espagne. Je dis bien toutes les régions espagnoles, ce qui n'est pas la norme pour d'autres récits de voyage. Du Levant à la Galicie, de Majorque aux Asturies, l'Aragon, la Manche, La Castille, L'Extrémadure, le Pays Basque et bien entendu l'Andalousie. Pourtant il n'échappe pas à se situer dans le même paradigme que d'autres voyageurs, faisant apparaître dans le texte cette image de l'autre que l'on découvre à travers plusieurs traits. Ainsi cette diversité régionale donne un premier trait distinctif par rapport aux destinataires du texte mais aussi par rapport aux espagnols eux-mêmes. Ils parcourent des terres et des villes inhabituels pour les autres voyageurs. C'est là que l'on trouve un des intérêts majeurs de ce récit. Ils visitent Cuenca: "Néanmoins le désir que nous éprouvions de voir un pays peu connu l'emporta sur la crainte de cahots, de la poussière et de la fatigue, et nous montâmes bravement dans le coupé de la diligence", Segovia, "les touristes ne s'arrêtent guère à Ségovie, et franchement ils ont bien tort, car il n'est guère de ville où l'Espagne du moyen âge soit caractérisée d'une manière plus complète et plus pittoresque" et encore "Nous voici dans la Vieille Castille —*Castilla la Vieja*— La Castille! Que de choses dans ce nom! N'est-il pas le symbole du vieil honneur espagnol, et ne fait-il pas penser aussi à cet orgueil castillan depuis si longtemps devenu probervial?", Avila qui "n'est pas connu que de nom. C'est pourtant une ville du moyen âge des plus curieuses entre toutes celles de la Péninsule", Palencia, "que nous recommandons à l'attention des voyageurs [...] Il est certaines villes, en Espagne comme ailleurs, qui ne font pas partie de l'itinéraire des touristes, et qui restent

14 Dans des situations tout à fait pittoresques nous lisons des phrases du type: "Le lendemain, Doré fut mis en réquisition pour faire le portrait de la belle Conchita; la demande lui fut faite avec tant d'insistances qu'il ne put s'y refuser; il le réussit à merveille, et la feuille détachée de son album, circulant de main en main, excita de si grands transports d'admiration parmi les *muchachas* de la posada, que chacune vint lui demander son portrait; bientôt la maîtresse de la maison vint à son tour demander celui de sa *niña*, une ravissante petite fille de huit à dix ans". "Comme Doré dévorait des yeux ces superbes modèles, je m'approchai d'eux et j'engageai une conversation assez longue, ce qui lui permit de les étudier à loisir" (à propos des *mozos de la escuadra*). "Un des principaux coup de *puñal*, c'est le *molinete*, dont Doré nous donne un dessin très exact". "Ce petit tableau de famille que Doré s'empessa de fixer sur son album". "La fête du Rocío, comme toutes les fêtes andalouses, se termina par des danses nationales, et Doré y fit une ample moisson de croquis, que nous ne tarderons pas à utiliser". "La lumière qui venait de l'intérieur projetait sur cette foule bigarrée les ombres les plus fantastiques; et comme la scène se passait précisément en face de nos fenêtres, Doré profita de cette belle occasion pour la fixer tout à son aise sur son album, sans être incommodé, comme à l'ordinaire, par l'importunité des gamins et des curieux (dans la ville d'Astorga)".

inconnues au plus grand nombre, malgré les trésors qu'elles enferment" "Les Asturies, seule province où ne s'exerça jamais la domination musulmane, sont encore peu connues à cause de la difficulté des communications". L'Aragon, "une des provinces les plus intéressantes de la Péninsule [...] où l'on retrouve le plus de souvenirs de la domination musulmane. Les Morisques y étaient très nombreux, surtout dans la partie méridionale", Teruel qui "occupe le centre d'une très vaste contrée où les chemins de fer n'ont pas encore pénétré, et qui, suivant toute probabilité, en sera encore privée pendant de longues années" ou Majorque, "un des plus beaux pays de la terre et un des plus ignorés"

À côté d'une extrême diversité paysagiste, qui est très bien marqué par Davillier, nous trouvons décrits les différents peuples avec les différents "dialectes", (c'est le mot employé par l'auteur), celui des basques, des catalans, des galiciens, des gitans dont il parle de leur langue et même de l'accent pittoresque des andalous¹⁵. Leurs moeurs, leurs fêtes, leurs vêtements typiques, tout cela avec profusion de détails. Et même les antagonismes¹⁶, ce qui nous donne une vision de l'Espagne très proche de celle de nos jours avec les différentes communautés linguistiques et historiques.

Mais il y a un peuple privilégié dans le récit de nos auteurs. C'est le peuple des gitans. Nombreuses sont les descriptions et les dessins d'hommes et de femmes de cette race. Davillier nous parle de leurs moeurs (la langue, les danses, la bonne aventure...), de leur race, mais aussi il témoigne la haine que l'espagnol en éprouve envers cette "race maudite"¹⁷.

Un autre trait essentiel de l'altérité nous est donné par la présence d'éléments mauresques et orientales. C'est le paysage, le climat, la lumière, les gens, ce mot "Orient" qui apparaît partout, principalement dans la description levantine et méridionale¹⁸. Mais aussi les

15 "Le dialecte valencien ressemble assez au patois qu'on parle dans le midi de la France". "On parle dans la Galicie un dialecte ou pour mieux dire un patois particulier". "Les Basques, comme chacun le sait, parlent un langage particulier, intelligible pour eux seuls". "Les Andalous, dont l'idiome est si pittoresque".

16 Nous lisons des phrases telles que : "Nous voici donc en Espagne, ou pour mieux dire en Catalogne, car les catalans ne se considèrent pas comme espagnols". *"IL faut reconnaître qu'il règne, même entre les Castellans et les habitants de certaines provinces de l'Espagne, sinon de l'antipathie, du moins un certain antagonisme. Tels sont par exemple les catalans: Els castillans sont uns bruts. Les Castellans sont des gredins"*. "Malgré leur honnêteté proverbiale et leurs autres bonnes qualités, les Galiciens ont été de tout temps un objet de risée pour les autres espagnols. Pauvres Gallegos! Comme les Auvergnats chez nous, on les tourne en ridicule partout: dans les chansons, dans les saintes, dans les images populaires; un peu plus, leur nom serait une injure, et qui dit Gallego dit à peu près grossier ou ignorant".

17 "Le type des gitanos est d'ordinaire tellement caractérisé, et diffère tellement de celui des espagnols, que rien n'est plus facile que de les distinguer à première vue. Ces pauvres diables, qu'on peut bien appeler les *Parias* de l'Espagne, ont formé de tout temps et forment encore aujourd'hui un peuple à part, une nation de la nation, et on ne trouverait pas un seul espagnol qui voulût reconnaître en eux des frères et des compatriotes". "Pauvres Gitanos! Ici (à Séville), comme dans le reste de l'Espagne, ils forment une caste à part, et sont considérés comme le rebut de la population; les *Gachés*, —comme ils appelaient dans leur langage tous les espagnols qui n'appartiennent pas à leur race,— ne manquent aucune occasion de les humilier ou de les tourner en ridicule".

18 Voici quelques exemples: "nous commençons déjà à prendre les habitudes d'une vie contemplative et à demi-orientale: nous allions aux différentes heures du jour, chercher l'ombre et la fraîcheur sous les palmiers, les bambous et les bananiers.... ou faire la sieste (à Valence)". "C'est par la huerta de Gandia que nous commençâmes notre excursion dans cet Eden de poètes espagnols, dans ce paradis terrestre des Arabes d'Occident". "Ils (les palmiers) forment une vaste ceinture qui entoure la ville comme un véritable forêt: on se croirait transporté tout d'un coup, par la baguette d'un enchanteur, dans quelque ville de l'intérieur de l'Afrique, ou bien encore dans un de ces sites où l'imagination se plaît à placer les scènes grandioses de la Bible. Quand nous approchâmes de la ville,

monuments et l'histoire. S'il y a des villes qui gardent l'empreinte arabe, qui sont décrites minutieusement et avec une énorme émotion¹⁹ — je pense à Cordoue, à Grenade, à Séville — et qui attirent les voyageurs par son caractère mauresque et orientale, il en est aussi pour leur passé. Et Davillier fait connaître des faits historiques où les maures sont les protagonistes. En général Davillier remémore dans chaque livraison, l'histoire des villes qu'il parcourt, mais il insiste davantage pour ces villes-là. Pour ce faire l'auteur s'aide d'une documentation exhaustive, il renvoie à des livres anciens et modernes, à des lectures historiques ou littéraires (*Le Quichotte* et les *Nouvelles* de Cervantès sont souvent cités), il fait appel à de nombreuses citations, à des souvenirs historiques, parfois anecdotiques ou légendaires, aux témoignages de ses devanciers, même ceux des époques antérieures, citant des voyageurs anglais, italiens, mais aussi les français: Mme D'Aulnoy, Saint-Simon, un peu Gautier et Dumas, les plus proches.

Un autre trait contribue dans le récit à l'altérité du pays. L'esprit religieux, l'esprit d'un pays penché vers les fastes de la religion, de la Semaine Sainte, de la Fête Dieu. Ce sont les processions, les *pasos*, le culte de la Vierge, la dévotion aux âmes du Purgatoire... "Dans un pays religieux et catholique comme l'Espagne" lit-on "les fêtes religieuses, surtout celles qui ont lieu pendant la Semaine Sainte sont les plus suivies et les plus curieuses"; fêtes qui ont lieu partout ("les processions religieuses, autrefois célèbres à Burgos, s'y célèbrent encore aujourd'hui avec beaucoup de pompe, comme il convient à la capitale de la Vieille Castille, et aussi à toute grande ville espagnole, car chacun sait que l'Espagne est le pays par excellence des cérémonies religieuses") ainsi pour Séville, là "les processions, avec leurs nombreux pénitents masqués et couverts de cagoules, ont un aspect étrange et presque lugubre; c'est comme un souvenir des autos-da-fé de l'Inquisition" puisque effectivement le souvenir de

une échappée entre les palmiers nous laissa apercevoir une longue ligne de murs crénelés, surmontés de coupoles que doraient les derniers rayons du soleil, et qui dessinaient leur silhouette orientale sur un ciel aussi rouge qu'une fournaise ardente (sur Elche)". "Les paysans qui cultivent la *huerta* de Orihuela ressemblent beaucoup plus à des Africains qu'à des Européens on les prendrait volontiers pour des Kabyles ou pour des fellahs égyptiens". "Les hauts palmiers, les énormes orangers qui ornent la *Alameda* et quelques jardins particuliers, nous parurent d'une physionomie suffisamment orientale (sur Orihuela)". "Une chose dont il nous fut facile de nous assurer, c'est qu'il n'y a pas de province d'Espagne qui ait conservé, extérieurement du moins et jusque dans les plus petits détails, autant de traces de traditions orientales.... la physionomie même des habitants a quelque chose d'oriental (sur Murcia)". "Cette absence à peu près complète de monuments moresques déçut vivement mes compagnons de voyage, qui croyaient retrouver encore la vieille Grenade du temps des Abencerrages, ou quelque ancienne ville orientale avec des minarets élancés et des moucharabys en relief (sur Grenade)". Almería, ville qui "a un aspect tout à fait arabe.....on y voit souvent des femmes accroupies à la manière orientale". "À chaque instant nous retrouvons dans la langue espagnole des mots et des images empruntés aux Moresques. Il y avait là une civilisation avancée à tous les égards; encore aujourd'hui ce que l'Espagne offre de plus curieux au voyageur vient des Mores, aussi bien dans les arts que dans l'agriculture. La belle race des chevaux andalous, si estimée en France au seizième et dix-septième siècle, est encore un héritage oriental. On peut en dire autant des troupeaux de boeufs et de moutons qu'on voit dans les plaines de l'Andalousie".

19 Je transcris l'impression reçue sur la mosquée de Cordoue: "C'est en vain, assurément, que nous avons essayé de décrire la mosquée de Cordoue: c'est un monument sans pareil dont on ne peut se faire une idée exacte si on ne l'a vu, car la plume et le pinceau même sont impuissants à en rendre les aspects variés et d'une poésie étrange. Nous y passions des heures entières sans pouvoir nous arracher à cette contemplation, et loin de trouver exagérées les louanges des poètes, nous répétions, en ne les trouvant que vrais, ces vers de Victor Hugo: "Cordoue aux maisons vieilles a sa mosquée, où l'oeil se perd dans les merveilles"

l’Inquisition est encore proche. Davillier explique dans son séjour à Madrid un procès célèbre du fameux tribunal et lors de son voyage à Tolède il met sur le même plan “les deux grandes fêtes d’Espagne: les combats de taureaux et les *autos de fê* de l’Inquisition”.

Les traits de couleur locale, la description de mœurs et de types, contribuent à marquer l’altérité du pays. La couleur locale, le pittoresque (ce mot-là apparaît maintes fois) partout présent pour décrire des villes, des coins de villes, des rues, des hébergements, des paysages, des routes... Des mœurs telles que les courses de taureaux (“parmi les choses d’Espagne (*cosas de España*) s’il en est une nationale par dessus toutes les autres, c’est sans contredit, un combat de taureaux”), les *serenos* (“ces gardes de nuit avec leur manteau couleur de muraille, leur lanterne et leur pique qui vous reportent en plein moyen âge”), la tradition de la *mantille*, les étudiants de la *tuna*, les mets, les danses de toutes les régions, la *guardia civil*, les *pliegos* (sorte de “complaintes, légendes, romances, enrichis de gravures, dont nulle part ailleurs on ne trouve l’équivalent”), les fêtes de *moros y cristianos* (“ces fêtes commémoratives, dans lesquelles les Mores jouent invariablement le rôle de vaincus”), les *zarzuelas* et *sainetes*.... Quant aux types nous voyons décrits le *posadero*, les *aguadores*, les *barberos*, les *mozos de cordel*, les *bandoleros*.... et la femme. Sa présence – qui n’est pas très exhaustive- est déterminée par la description de son physique surtout, de son corps, de sa beauté, de ses vêtements. Femme archétypale, elle se différencie de l’autre. Mais l’autre, c’est surtout la gitane –elle aussi venue de l’Orient- face aux autres races. C’est un métissage racial qui s’accompagne d’une abondante transcription picturale²⁰.

20 Je cite plusieurs exemples: “La mariée, qui s’appelait Conchita, était une ravissante brune au teint ambré, aux grands yeux noirs avec une légère teinte de mélancolie; elle résumait toutes les finesses qui distinguent le type espagnol”. “C’est à la Alameda qu’on peut admirer la beauté des malagueñas, célèbre dans toute l’Espagne,

Las malagueñas
Son halagueñas;

Dit un proverbe très connu, et, à notre avis, jamais réputation ne fut mieux méritée; moins sévère que la Grenadine, moins coquette que la Sévillane et que la gaditane, la *Malagueña* se distingue des femmes andalouses par un teint plus ambré, par des traits plus réguliers, mais non moins expressifs; des sourcils épais et bien dessinés, des cils longs et fournis donnent à leurs yeux noirs une profondeur et un charme qu’on ne saurait rendre”. “Les *Tarifeñas* sont renommées entre les autres Andalouses pour leur beauté, et elles nous parurent dignes de leur réputation; elles ont conservé l’usage de sortir voilées à la mode arabe, *tapadas*; leur mantille, en cachant la moitié de la figure, ne laisse voir qu’un oeil noir aux longs cils veloutés”. “Les aragonnaises sont justement renommées pour leur beauté”. “C’était une jeune *bolera* dont un tartan couvrait les épaules et la jupe empesée, accompagnée d’une grosse femme très brune, dont la figure rouge et velue était surchargée de loupes et de végétations de toutes sortes: c’était la mère sans doute: “Voilà, dites-nous à Doré, la plus belle *duègne* que tu auras de ta vie l’occasion de dessiner”; et un instant après, la *bolera* et sa mère s’ajoutaient aux nombreux dessins de son album”. “Un peu avant de quitter Totana, nous vîmes dans la cour de la posada une de ces petites scènes de toilette comme il n’est pas rare d’en rencontrer en Andalousie, et qui nous rappela certains détails de mœurs qui nous avaient déjà frappés à Naples et dans le *ghetto* de Rome. Une superbe gitane d’une vingtaine d’années, brune comme une Moresque, aux longs cils et aux cheveux noirs et crépus, les oreilles chargées de lourds pendants, se tenait debout derrière une vieille femme accroupie, véritable type de sorcière, dans les bras de laquelle dormait un enfant; un autre enfant presque un, couché à côté d’un large *pandero* aux pieds de sa grand’mère, nous regardait d’un air sauvage et mélancolique, la tête appuyée sur sa main; la jeune fille, les mains plongées dans la chevelure ébouriffée et grisonnante de la vieille gitana, se livrait consciencieusement à une chasse active, vrai devoir filial...”. “Ce retard nous valut un spectacle des plus picaresques; dans la cour d’une

Les caractéristiques de l'écriture du *Voyage en Espagne* ne diffère pas d'autres récits de voyage. Description et narration étant partagées, Davillier s'emploie à supprimer la distance entre le même et l'autre par le biais du récit, faisant appel à des procédés rhétoriques qui servent à assurer la complicité du lecteur des livraisons, puisque celui-là appartient à la même

maison à moitié en ruine, qu'abritait une treille gigantesque, était assise, un *pandero* à la main, une jeune gitana de la plus grande beauté; sa mère, ou plutôt sa grand'mère, debout derrière elle, passait un vieux peigne édenté dans ses longs cheveux, d'un noir bleu comme l'aile d'un corbeau; un chat et une pie, animaux chers aux sorciers, paraissaient causer en amis sur le rebord d'une fenêtre, tandis qu'un grand lévrier, dont les oreilles droites ressemblaient à deux cornes, regardait les gitanas d'un air tout à fait diabolique. Dépêche-toi, dis-je à Doré, de crayonner cette scène, car les sorcières vont enfourcher leur balai et partir pour le sabbat. Et, discrètement abrité derrière un laurier-rose, il en fit, en quelques minutes, un ravissant croquis". "Les gitanas sont sveltes et souples, et marchent avec un déhanchement tout particulier; on en voit quelquefois d'une beauté remarquable, avec de grands yeux noirs, vifs et fendus, des yeux *picaresques*, comme disent les espagnols, expression qui correspond exactement à notre mot *fripon*, des cheveux de jais et des dents aussi blanches que l'ivoire. Leur grande affaire, c'est de dire la bonne aventure, la *buena ventura*, ou la *baji*, comme elles disent dans leur langage; c'est dans les lignes de la main qu'elles lisent l'avenir (...) Après la bonne aventure vient la danse, dans laquelle elles brillent d'une manière toute particulière; il n'est pas un étranger qui veuille quitter Grenade sans avoir vu danser les gitanas (...) les danseuses improvisées, superbes de désinvolture sous leurs misérables haillons, faisaient claquer leurs castagnettes d'impatience...". "Nous surprîmes un jour la vieille gitana, que nous avions surnommée la *revieja*, en flagrant délit de *buena ventura*. Quatre jeunes femmes élégantes, coiffées de longues mantilles de dentelle noire, s'étaient rendues au sacro-Monte, désireuses sans doute d'arracher à l'avenir quelques secrets intéressants. La plus jeune des quatre Grenadines était assise sur un *pooyo* ou banc de pierre à côté de la gitana, qui sans doute lui annonçait des choses fort agréables, car elle essayait de prendre un air souriant en désignant des lignes heureuses sur la jolie main qu'elle tenait dans ses mains décharnées. Discrètement cachés pour contempler cette scène, nous ne pouvions rien entendre de l'oracle, mais l'expression de la jeune femme, qui se cachait en rougissant derrière son éventail, nous fit supposer que la sorcière lui disait précisément les choses qu'elle désirait apprendre...". "Les Gitanas ne se bornent pas à dire la bonne aventure: quelques-unes passent aussi pour sorcières; de même qu'elles ont pour leurs horoscopes des formules toutes faites, elles en ont aussi pour *jeter des sorts*, pour lancer la *maldicion* ou l'*olajai*, comme elles disent en *caló*". "Il nous arrivait rarement de nous promener dans le faubourg de Triana sans être accostés par quelques Gitanas qui voulaient à toute force nous dire la bonne aventure, et qui nous chantaient:

La Gitana con soltura
Dice la buena ventura

Doré leur livrait volontiers sa main, où elles lisaient les horoscopes les plus fantastiques, invariablement suivis de cette phrase: *suelta me un calé*, qui signifie dans leur langage: "donnez-moi un sou" On voit que leurs prétentions ne sont pas exorbitantes. Les jeunes Gitanas excellent souvent à chanter les airs andalous en s'accompagnant sur la guitare; quelques-unes sont, dans leur genre, des virtuoses remarquables, et nous ne manquions jamais une occasion de les entendre. Leurs danses sont également très-originales, et nous n'oublierons pas de les mentionner quand nous passerons en revue les danses espagnoles, car rien n'est plus curieux à voir qu'un *baile de Gitanos*". "Parmi les femmes de Cadix, il ne faut pas oublier les *cigarreras*, c'est ainsi qu'on appelle les filles, jeunes pour la plupart, qui travaillent en grand nombre à la *fábrica de tabacos*; la fabrique de Cadix est beaucoup moins considérable que celle de Séville, qui occupe à elle seule plusieurs milliers de femmes. La *cigarrera andalouse* est un type à part que nous étudierons plus particulièrement à Séville, et nous ne notons que pour mémoire celle de Cadix, bien qu'elle ait aussi son individualité et ses mérites particuliers, si nous en croyons une petite feuille imprimée à Carmona sous le titre de *Jocosa relacion de las cigarreras de Cadiz*". "Une remarque assez curieuse que nous fîmes, c'est que les ateliers où se font les *cigarros de papel* sont presque exclusivement occupées par des Gitanas. Doré eut là une excellente occasion de faire une étude complète sur les divers types de ces brunes habitantes du faubourg de Triana, aux cheveux crépus et au teint cuivré, parmi lesquelles, il faut bien le dire, les beautés étaient extrêmement rares".

culture que l'auteur, pour lui faire comprendre l'autre. Il s'agit de marquer les similitudes et les différences par rapport au même; de là les oppositions et les comparaisons que l'on trouve dans le texte²¹:

Et la présence partout de la langue de l'autre —ce qui est habituel au sein de récits de voyages²²— mais chez Davillier plus encore. Tout son récit est parsemé de mots, de vers, de phrases, de refrains dans la langue espagnole, la plupart de fois avec la traduction ou l'explication en français. Cette réalité idiomatique dénote la connaissance de l'auteur en matière linguistique mais surtout elle contribue à la couleur locale du texte et à marquer le rapport entre l'autre et le même. À travers la langue celui-ci saisit l'autre et sa différence.

Il a été difficile pour moi en lisant ce récit de ne pas tomber dans un piège référentiel, étant donné que, malgré la distance dans le temps, une majorité de la réalité que Davillier raconte subsiste. Mais il faut se placer dans l'optique de l'autre, l'autre dans le temps et dans l'espace. "Le récit —nous dit Wetzl— refait le monde à l'image de la culture qui en commande la production et l'offre à sa consommation"²³. Les premiers destinataires du récit ont été les lecteurs d'une revue spécialisée en voyages exotiques et lointains dont le fondateur et Directeur, Édouard Charton, manifeste dans la Préface du 1er volume en 1860 que la revue "a pour but de faire connaître les voyages de notre temps, soit français, soit étrangers, les plus dignes de confiance, et qui offrent le plus d'intérêt à l'imagination, à la

21 "La chufa, qui est tout à fait inconnu chez nous" "le cimetière diffère totalement des nôtres; ici, pas un arbre, pas une fleur, pas un seul brin d'herbe; partout du marbre ou de la pierre"; "le service de postes, en Espagne, diffère du nôtre en quelques points"; "... nous permet de faire ample connaissance avec les douaniers espagnols: ils ne diffèrent des nôtres que par le costume et par le nom plus ronflant de carabineros"; "Aujourd'hui Barcelone ressemble beaucoup à Marseille: c'est la même activité, le même mélange de nations diverses, la même absence de type tranché; "on y voit (à Barcelone) comme à Madrid des élégants plus élégants que ceux de Paris.... quant aux femmes elles étalaient dans leurs calèches des toilettes purement parisiennes"; "Albacete est à l'Espagne ce que Châtelleraux est à la France, Scheffeld à l'Angleterre"; "El Dauro, Diario Granadino, paraît presque tous les jours, et son format ne dépasse pas de beaucoup celui du Tour du monde"; "le soir surtout c'est un va-et-vient. Un mouvement continuel de promeneurs qui rappelle, avec plus de pittoresque cependant, notre boulevard des italiens. Les hommes, il est vrai, sont habillés suivant le dernier ou l'avant-dernier numéro des Journal des Modes —al estilo de Paris, comme on dit ici; fort heureusement les femmes, ont conservé, en partie du moins, le costume national"; "Les femmes étaient en majorité; les mantilles et les fleurs ornaient toutes les têtes et on ne voyait que fort peu de chapeaux al estilo de Paris"; "Il faut dire maintenant que, depuis quelques années, les auberges d'Espagne se sont beaucoup améliorées: il n'est guère de ville où l'on ne trouve, soit à la fonad, soit à la posada, sinon une hospitalité brillante, au moins un dîner passable, et plus de propreté que dans certaines petites villes du midi de la France"; "Le Prado, rendez-vous des équipages, de cavaliers, des élégants comme à Paris les Champs-Élysées"; "chaque jour la mantille tend à faire place au chapeau et sans les cris des marchands de cerillas, des aguadores et des ramilleteras (bouquetières) proposant leurs oeilletons, on pourrait parfaitement se croire dans une des promenades à la mode de Paris"

22 Voir l'article de Jean-René Aymes "Doce viajeros románticos franceses ante la irreductible hispanidad idiomática", in Traducción y adaptación cultural: España-Francia, M^a Luisa Donaire & Francisco Lafarga (éds.), Oviedo, Servicio de Publicaciones, 1991, pp. 61-77.

23 Op. cit., p. 67.

curiosité ou à l'étude". Et encore —pour soutenir l'importance des dessins de Doré— nous lisons dans cette préface à propos de l'utilité des illustrations:

Il paraîtra naturel toutefois que nos efforts tendent à donner aux gravures du Tour du Monde une importance égale à celle du texte même. Si dans les œuvres poétiques ou romanesques les gravures ne sont qu'un ornement, dans les relations de voyage elles sont une nécessité. Beaucoup de choses, soit inanimées, soit animées, échappent à toute description : les plus rares habiletés du style ne parviennent à en communiquer à l'esprit des lecteurs qu'un sentiment vague et fugitif. Mais que le voyageur laisse la plume, saisisse le crayon, et aussitôt, en quelques traits, il fait apparaître aux yeux la réalité elle-même, qui ne s'effacera plus du souvenir²⁴.

Guidés par l'image d'une Espagne de mythes et légendes, le voyage de Davillier et Doré est un voyage pittoresque, imprégné de couleur locale. À côté d'un itinéraire réel, ils "regardent" et illustrent la différence, ils montrent leurs impressions et leurs expériences personnelles.

Mais il faut ajouter que ce sont deux types d'images celles qui coexistent dans le récit: l'image stéréotypée de l'Espagne, l'Espagne de la guitare, des danses, de la *jota* et du *fandango*, de la sérénade, des castagnettes, des courses de taureaux, celle aussi des gitans, du climat tropical, des villes mauresques avec leurs histoires orientales, voilà l'Espagne qu'ils cherchent dès le début du voyage²⁵. C'est peut-être l'image la plus attendue du lecteur et que l'on retrouve surtout dans l'itinéraire par le Levant et l'Andalousie. À son côté les images personnelles d'un connaisseur cultivé qui veut être sincère et qui se pose en documentaliste de la réalité, qui est capable même d'être critique envers ses devanciers en dénonçant leurs erreurs sur la base de la vérité extrême. "L'Espagne —dit-il— est peut-être le pays du monde sur lequel on a débité le plus de fables et de faussetés". Et il illustre cette idée avec les réflexions faites par d'autres voyageurs. Caïmo, un italien, qui compare l'hospitalité des espagnols à celle de nations sauvages, l'ignorance d'un voyageur hollandais ou les erreurs historiques et politiques de différents ouvrages des anglais. Quant aux écrivains français qui ont parlé de la Péninsule il ont été pour la plupart "assez sévèrement jugés par la critique espagnole. Théophile Gautier lui-même n'a pas toujours trouvé grâce devant elle. Quant à Alexandre Dumas, il y a une chose que les espagnols ne lui pardonneront jamais, c'est d'avoir dit que l'Afrique commence de l'autre côté des Pyrénées [...] Dans un article de revue intitulé *Los Viajeros franceses*, un auteur espagnol relève avec raison les inexactitudes qui échappent trop souvent à nos compatriotes". Ou quand il critique Hugo parce que sa description de la ville d'Alicante "laisse un peu à désirer sous le rapport de l'exactitude". Ou encore et à propos de *bandoleros* il s'exprime de cette manière: "Si nous en croyons les

24 Voir http://collin.francois.free.fr/Le_tour_du_monde/TdM-ouverture.htm. Le titre: Le Tour du monde. Nouveau journal de voyages. Publié sous la direction de M. Édouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes. Revue publiée entre 1860 et 1914.

25 De là cette déception initiale: "Notre diligence, qui dès le matin quitta Perpignan, n'avait rien d'espagnol: un simple conducteur, coiffé de la plus vulgaire casquette, remplaçait le mayoral au fameux costume andalous, chamarré de soie et velours; pas le moindre *zagal*; au lieu de dix ou douze mules aux brillants *aparejos*, six vigoureux chevaux: voilà un départ où la couleur faisait défaut"

récits de la plupart des voyageurs, la Péninsule était, il n'y a plus une vingtaine d'années, la terre par excellence des voleurs de grands chemins; on ne partait pas pour l'Espagne sans s'attendre à quelque aventure" Et il ajoute: "Toutes ces histoires, plus amusantes que vraies, ont passé à l'état de légende". Il faut tenir compte que le récit de Davillier ne répond pas à la première impression vécue comme il arrive souvent à d'autres voyageurs. Plusieurs fois dans la lecture il insiste sur le "déjà vu" dans ses "fréquents voyages" dans la Péninsule²⁶. Mais s'il énumère ce qu'il voit, il s'attache avant tout à ce qui constitue l'altérité du pays.

Sans sortir de l'Europe, l'Espagne réunit à elle seule des valeurs senties comme différentes. La moindre différence même a été valorisée extrêmement jusqu'au point de forger une image légendaire du pays, plus particulièrement d'une partie ou région de ce pays, qui a survécu pendant plus d'un siècle, image qui est parfois controversée et à laquelle le *Voyage en Espagne* a contribué.

Ce métissage de cultures du monde actuel, cette globalisation du monde occidental dit civilisé, qui entraîne —selon des mots de Pasquali— "la généralisation du Même"²⁷, diffère du monde recréé par deux voyageurs français en Espagne au XIXe siècle. Je conclus avec ces mots qui clot le récit

La Bidassoa traversée, nous sommes à Hendaye, sur le territoire français, et nous disons adieu, non sans regrets à cette "dure terre d'Ibérie", *dura tellus Iberiae*, le dernier refuge du pittoresque en Europe.

26 Voici quelques exemples: "Quant à nous, que nos fréquents voyages à Grenade et quelque connaissance de la langue avaient mis à même d'étudier à fond les moeurs des habitants du *Sacro Monte*, nous y conduisîmes nos camarades, et au bout d'un instant *le bal fut armé*"; "Nous avions déjà eu l'occasion de voir l'improvisatrice aveugle dans nos précédents voyages"; "Déjà dans nos précédents voyages, nous avions remarqué cet étrange costume"...

27 *Op. cit.* p. 61.